

# LE FILS DU NAUFRAGEUR

FEUILLETON DE L'ABEILLE

PAR GUSTAVE LE ROUGE

—Ce sera le premier et le dernier, dit gravement Hertha. Il y aurait de ma part déloyauté à vous laisser conserver quelque espérance.

Mme Juiskung eut, pour sa fille, un regard de profonde reconnaissance.

—Oui, continua Hertha, j'ai longuement songé à vos propositions. Il m'est impossible de les accepter.

—Allons donc, dit Anatole désarçonné. Quand vous me connaîtrez mieux...

—Mon fils attendra aussi longtemps que vous le voudrez, appuya le père Chouardec.

—Non, dit Hertha. N'insistez pas. Ma résolution est absolument arrêtée.

—Ca, dit Anatole furieux en perdant toute mesure, c'est un peu fort! Comment, vous m'autorisez à venir vous faire visite, vous m'encouragez presque; et maintenant, je ne sais quelle fantaisie vous a traversé la cervelle, vous m'envoyez promener! Ça, ne se passera pas comme ça!

—Et pourquoi donc, monsieur? demanda Hertha, exaspérée à son tour par cette impudence.

—Parce que...

—Ma fille, monsieur, intervint Mme Juiskung, ne vous a rien promis. Elle ne s'est engagée à rien envers vous. Vous venez ici simplement chercher une réponse. Elle vous est défavorable. Il ne semble que vous n'avez qu'à vous retirer.

—Ainsi, dit le père Chouardec, en essayant de regagner le terrain perdu, vous refusez mon fils. C'est pour le moment, au moins? Ce n'est pas définitif? C'est...

—Il n'est pas le temps d'achever sa phrase.

Du dehors, on heurtait la porte avec violence.

Anatole et son père se regardèrent, vaguement inquiets, pendant que Hertha, surprise, allait ouvrir.

Sylvain Bréchal, presque cynique dans son carrick de policier du temps de l'Empire, le carrick de Javert, des Misérables, de Victor Hugo, fit irruption dans la pièce, suivi de Raymond.

—Mesdames, dit le comédien d'une voix autoritaire, je vous demande pardon de notre intrusion, mais nous obéissons à une impérieuse nécessité, plus encore à un devoir... Ces deux individus, continua brutalement l'acteur en mettant la main au collet d'Anatole, appartiennent à la justice. Nous avons les preuves qu'ils ont peut-être assassiné, en tout cas dépeillé les naufragés de la Hertha.

Le père Chouardec, que Raymond tenait en respect avec un revolver, ne prononça pas une parole.

Anatole, affaibli sur sa chaise où le maintenait la dure poigne du vieux comédien, était devenu blême.

Sylvain Bréchal continua: —La fortune qu'il vous offrirait, mademoiselle, c'est la vôtre. Anatole Chouardec a négocié, à la banque de recul de Chatham-Street, à Londres, les valeurs dont vous possédez les numéros. La banque elle-même me l'a écrit.

Anatole, qui avait repris un peu de présence d'esprit, venait de se dégaizer et il s'écriait effrontément: —C'est un mensonge! C'est un guet-apens où nous a attirés le maître d'école, qui est votre amant, finit-il en regardant Hertha bouleversée.

Raymond, qui ne se contenait plus, braqua son revolver à deux pouces du visage d'Anatole: —Si tu dis un mot de plus, misérable, je te trôle le cervelle.

Anatole reculait petit à petit vers la cheminée.

Brusquement, il saisit le tisonnier, qu'il n'eut pas le temps de brandir. Raymond l'avait suivi.

Voyant son geste, il lui avait enfoncé le canon du revolver dans la joue.

—Faut-il tirer? rugit-il.

—Non, fit Anatole, en lâchant le tisonnier.

Le père Chouardec, maintenant tenu en respect par Sylvain Bréchal, s'écriait à son tour: —C'est un guet-apens! Bien sûr que c'est un guet-apens!

—Pas un mot, misérable. Vous n'avez pas le droit d'ouvrir la bouche! Vous appartenez maintenant à l'échafaud!

Le vieux Chouardec était retombé dans son mutisme.

—Mesdames, commanda Bréchal avec autorité, que l'une de vous aille chercher le brigadier des douanes et ses hommes pour s'assurer de la personne de ces deux bandits.

Anatole et son fils se regardèrent. Ils virent que tout était perdu.

—Mademoiselle, dit Anatole d'un ton pleurant, avez pitié de moi. Laissez-moi au moins la vie sauve. Je rendrai tout. Vous voyez que je ne suis pas encore si scélérat, puisque je voulais vous rendre l'argent.

—C'était pour assurer votre impunité, dit Raymond. Pas pour autre chose.

—Puis, dit à son tour le vicieux Chouardec en pleurant, c'est vrai que c'est de l'argent que j'ai trouvé à la mer, mais je ne croyais faire le tort à personne.

—Vous raconterez toutes ces histoires au Juge d'instruction, dit Bréchal.

Le père Juiskung, atterré, avait été les spectatrices muettes de ce drame.

Hertha dit la première: —Laissez donc fuir ces misérables. Ils n'éviteront pas le châtimant qui les attend.

—Permettez, mademoiselle, fit Bréchal, pas avant qu'ils aient signé l'aveu détaillé que je vais leur dicter.

—Jamais, cria Anatole.

—Jamais, répéta le vieux Chouardec.

—Comme il vous plaira, dit froidement Bréchal. Allons, mesdames, allez chercher le brigadier.

De nouveau, Anatole et son père se consultèrent du regard.

Il n'y avait pas moyen de reculer. Ils étaient irrémédiablement perdus. Ils s'exécutèrent.

Sous le canon des revolvers, sur une feuille de papier timbré dont Bréchal s'était muni, Anatole écrivit l'aveu suivant, que contresigna son père: —"Je, soussigné, Louis Chouardec, demeurant à Plennacker, au lieu dit le manoir, reconnaissons avoir dérobé dans le naufrage du navire la Hertha sur le cadavre du capitaine Juiskung, une liasse d'actions et d'obligations des banques royales de Stockholm et de Christiania.

"Ces actions et obligations ont été par nous négociées au prix de cent quarante-deux mille francs, à la Banque des Recéleurs de Chatham-Street, à Londres.

"Une partie de cette somme a été employée à l'acquisition de la propriété du manoir. Le restant se trouve déposé chez M. Trédalec, notaire à Brenntark.

"En crainte des poursuites criminelles qui pourraient incomber aux soussignés, ils autorisent les dames Juiskung à prendre possession de la somme entière déposée chez M. Trédalec, se montant environ à cent trente mille francs, et à prendre possession du manoir, par toutes les voies de droit et de justice.

"Plennacker, le vingt-sept juillet, mil huit cent quatre-vingt-dix-huit." Signé: "Anatole Chouardec." "Louis Chouardec."

Sylvain Bréchal, qui derrière l'épaule d'Anatole, suivait chaque ligne à mesure qu'il écrivait, serra soigneusement le papier timbré dans sa poche, et fit signe à Mme Juiskung, qui ouvrit la porte toute grande.

—Allez, maintenant. Vous êtes libres, fit Bréchal de sa plus belle voix de théâtre.

—Ah! ca, dit-il, est-ce que ces petits assauts de délicatesse ne vont pas bientôt prendre fin! Aimez-vous Hertha, Raymond?

—Si je l'aime, s'exclama le jeune homme.

—Et vous, mademoiselle Hertha, aimez-vous Raymond?

—Beaucoup.

Mme Juiskung prit la main de sa fille, Bréchal celle de Raymond. Ils se rapprochèrent et les unirent.

Mais tout d'un coup Bréchal poussa un formidable juron et, se donnant un coup de poing sur le front: —Faut-il que je sois idiot! Tout est perdu!

—Rien n'est perdu, dit tendrement Hertha en regardant Raymond.

—Pourquoi tout est-il perdu?

—Pourquoi? cria Bréchal avec violence. Parce que, pendant que nous nous endormions ici sur notre succès, les Chouardec, que nous avons eu la sottise de laisser s'échapper, courent la lande. Dans deux heures, ils seront chez leur notaire, ils auront empoché l'argent qu'ils vous ont volé! L'aveu sur papier timbré ne sera plus qu'un chiffon sans valeur.

—Que faire? demanda Raymond.

—Mais, parbleu! courir, se dépêcher. Y a-t-il, un gendarmier ici? Non il y a des douaniers... Vite, à la douane, et sans perdre une seconde.

Raymond et Bréchal se précipitèrent.

Brandissant l'aveu écrit de la main d'Anatole et signé de son père, Sylvain Bréchal expliqua au brigadier des douanes, Jamani, l'immense de la situation.

Jamani, un brave homme qui détestait d'instinct les Chouardec, entra tout de suite avec ardeur dans les intérêts des dames Juiskung.

Tous ses hommes disponibles partirent au pas de course dans la direction de Brenntark.

Bréchal, lui, venait de louer un cheval, afin de devancer tout le monde.

Quant à Raymond, qui ignorait l'équitation, et dont la présence n'aurait fait avancer de rien la poursuite, il était retourné à la maison du Calvaire, rassurer les dames Juiskung et leur donner un peu d'espoir.

Campé comme un d'Artagnan sur un maigre cheval de labour, Sylvain Bréchal éperonnait sa monture à grands coups de talon.

Jamani il n'avait été à pareille fête.

Pour la première fois, il était l'acteur d'un drame véru.

En un demi-heure, il fut à Brenntark et tout essouffé il se présentait à la caserne de gendarmerie.

Pendant que Sylvain courait à bride abattue dans la bruyère, le bruit du crime des Chouardec s'était répandu dans Plennacker.

C'était, contre eux, un tollé général.

Une dizaine de vigoureux pêcheurs, dont le père Chouardec avait été soupçonné d'avoir autrefois volé le poisson dans les nasses, s'étaient armés de fourches et de bâtons, et couraient la lande à la suite des douaniers.

—Quelles crapules, disait le père Bazi!

—Dire que ça allait à l'église tous les dimanches! On leur aurait donné le bon Dieu sans confession!

—C'était bien viable pourtant, qu'il n'avait pas payé le manoir avec ses dettes!

Après avoir été à la gendarmerie, Sylvain Bréchal s'était rendu chez M. Trédalec.

Les gendarmes devaient l'y rejoindre quelques instants après, le temps de se mettre en tenue.

Chez l'honorable tabellion, Sylvain eut quelque peine à être reçu.

Ses vêtements en désordre, son air courtement romantique et sa mine exaspérée, disposaient mal en sa faveur.

—Allez dire à votre maître, cria-t-il à un clerc chétif qui grossissait dans la pénombre, que M. Sylvain Bréchal, du théâtre national de l'Odéon, demande la faveur d'un entretien de quelques instants.

—Mais de quel droit, monsieur? dit timidement le clerc chétif qui croyait avoir affaire à un bandit.

A suivre

être bon de s'occuper un peu des affaires de sentiment.

—Des affaires de sentiment? dit Mme Juiskung qui rougit, car elle croyait avoir deviné.

—Oui, dit rudement Bréchal, avec l'accent de son rôle dans la pièce du Bourru bienfaisant. Qu'est-ce que cela signifie? Voilà deux jeunes gens qui s'aiment, et qui se regardent sans rire comme deux augures. Il faut que le père Bréchal soit là pour braver la situation... Madame Juiskung, j'ai l'honneur de vous demander la main de mademoiselle Hertha, votre fille, pour mon ami Raymond Cartier.

—J'accepte, dit vivement Hertha.

—Mademoiselle, dit Raymond très ému, c'est moi qui ne puis accepter. Vous avez maintenant une fortune; vous trouverez facilement mieux que moi. Vous me disiez, il y a huit jours, de rester simplement votre ami. Je me contenterai de ce titre, si vous voulez bien me le conserver.

De larmes étaient venues aux yeux de Hertha.

—Certainement, Raymond, j'ai eu tort, j'aurais dû vous accepter. Je me le suis reproché bien des fois depuis.

Bréchal dut encore intervenir.

—Ah! ca, dit-il, est-ce que ces petits assauts de délicatesse ne vont pas bientôt prendre fin! Aimez-vous Hertha, Raymond?

—Si je l'aime, s'exclama le jeune homme.

—Et vous, mademoiselle Hertha, aimez-vous Raymond?

—Beaucoup.

Mme Juiskung prit la main de sa fille, Bréchal celle de Raymond. Ils se rapprochèrent et les unirent.

Mais tout d'un coup Bréchal poussa un formidable juron et, se donnant un coup de poing sur le front: —Faut-il que je sois idiot! Tout est perdu!

—Rien n'est perdu, dit tendrement Hertha en regardant Raymond.

—Pourquoi tout est-il perdu?

—Pourquoi? cria Bréchal avec violence. Parce que, pendant que nous nous endormions ici sur notre succès, les Chouardec, que nous avons eu la sottise de laisser s'échapper, courent la lande. Dans deux heures, ils seront chez leur notaire, ils auront empoché l'argent qu'ils vous ont volé! L'aveu sur papier timbré ne sera plus qu'un chiffon sans valeur.

—Que faire? demanda Raymond.

—Mais, parbleu! courir, se dépêcher. Y a-t-il, un gendarmier ici? Non il y a des douaniers... Vite, à la douane, et sans perdre une seconde.

Raymond et Bréchal se précipitèrent.

Brandissant l'aveu écrit de la main d'Anatole et signé de son père, Sylvain Bréchal expliqua au brigadier des douanes, Jamani, l'immense de la situation.

Jamani, un brave homme qui détestait d'instinct les Chouardec, entra tout de suite avec ardeur dans les intérêts des dames Juiskung.

Tous ses hommes disponibles partirent au pas de course dans la direction de Brenntark.

Bréchal, lui, venait de louer un cheval, afin de devancer tout le monde.

Quant à Raymond, qui ignorait l'équitation, et dont la présence n'aurait fait avancer de rien la poursuite, il était retourné à la maison du Calvaire, rassurer les dames Juiskung et leur donner un peu d'espoir.

Campé comme un d'Artagnan sur un maigre cheval de labour, Sylvain Bréchal éperonnait sa monture à grands coups de talon.

Jamani il n'avait été à pareille fête.

Pour la première fois, il était l'acteur d'un drame véru.

En un demi-heure, il fut à Brenntark et tout essouffé il se présentait à la caserne de gendarmerie.

Pendant que Sylvain courait à bride abattue dans la bruyère, le bruit du crime des Chouardec s'était répandu dans Plennacker.

C'était, contre eux, un tollé général.

Une dizaine de vigoureux pêcheurs, dont le père Chouardec avait été soupçonné d'avoir autrefois volé le poisson dans les nasses, s'étaient armés de fourches et de bâtons, et couraient la lande à la suite des douaniers.

—Quelles crapules, disait le père Bazi!

—Dire que ça allait à l'église tous les dimanches! On leur aurait donné le bon Dieu sans confession!

—C'était bien viable pourtant, qu'il n'avait pas payé le manoir avec ses dettes!

Après avoir été à la gendarmerie, Sylvain Bréchal s'était rendu chez M. Trédalec.

Les gendarmes devaient l'y rejoindre quelques instants après, le temps de se mettre en tenue.

Chez l'honorable tabellion, Sylvain eut quelque peine à être reçu.

Ses vêtements en désordre, son air courtement romantique et sa mine exaspérée, disposaient mal en sa faveur.

—Allez dire à votre maître, cria-t-il à un clerc chétif qui grossissait dans la pénombre, que M. Sylvain Bréchal, du théâtre national de l'Odéon, demande la faveur d'un entretien de quelques instants.

—Mais de quel droit, monsieur? dit timidement le clerc chétif qui croyait avoir affaire à un bandit.

A suivre

## Ma Mission aux Etats-Unis

Nous sommes redevables à notre excellent confrère "France-Etats-Unis" de l'article qui suit et qui ne peut que très vivement intéresser nos lecteurs qui tout récemment eurent l'honneur de recevoir et d'acquiescer au "grand soldat" de France, dont nous publions avec plaisir le beau discours.

Dans des paroles très indulgentes, M. le Ministre de la guerre a bien voulu rappeler, je ne dirai pas les services que j'ai rendus à la France, à l'Amérique, et m'attribuer le succès d'un voyage, qui ne me revient en rien, mais qui retombe entièrement sur ceux qui m'ont reçu. Non, je ne vous contrai pas en détail ce voyage, qui s'est développé sur 22,000 kilomètres dans les régions les plus vastes, le sud, le centre, l'ouest de l'Amérique, dans les Universités dans les meetings, dans les banquets, dans les parades de toutes sortes; mon ambition est moindre. Je n'insisterai pas davantage sur la grandeur du territoire de ce pays, ni sur l'avenir qui lui est réservé, ni sur les ressources qu'il possède, ni sur l'idéal suprême qui le domine; je me contenterai de dire simplement quelques mots de la réception qui m'a été faite et de vous en donner quelques impressions.

Comme vous le savez, je suis parti le 22 octobre sur l'invitation de la Légion Américaine. Je ne parlais pas sans quelque appréhension des sentiments et de l'opinion que j'allais rencontrer là-bas, sur la direction des opérations et la conduite de la guerre. Depuis l'armistice du 11 novembre, depuis la paix, depuis les défilés du 14 Juillet à Paris en 1919, puis à Londres, à Bruxelles, les armées alliées s'étaient séparées; le Général Pershing m'avait quitté le 1er septembre 1919 dans la rade de Brest, dans des adieux émus. Depuis lors, le vaste Atlantique nous séparait les uns des autres et les interprètes habituels du sentiment national, le gouvernement, le Parlement, n'avaient rien fait entendre, absorbés qu'ils étaient, dans des difficultés intérieures. Mes appréhensions ne devaient pas être de longue durée. Oui, à peine débarqué à New York, le 28 octobre 1921, à la batterie qui sert de point de débarquement, j'étais reçu par des foules tellement immenses, des milliers de personnes, hommes, femmes, enfants, vieillards, tellement sympathiques, tellement chaleureux, tellement enthousiastes, que la réception dépassait toutes les prévisions et je les avais cependant portés très haut.

Il en fut de même dans la traversée de New York; du haut de ces hautes maisons, à toutes les fenêtres, on voyait des visages gais; il pleuvait des confettis et des serpents et, dans un tumulte effroyable, il régnait certainement une chaleur de sentiments que l'on ne pouvait ni prévoir, ni décrire, ni définir.

Il en fut ainsi le premier jour à New York, tout le long de la traversée de la ville, et jusqu'à l'Hotel de Ville et la gare de Pennsylvanie; mais ce n'était là que le début et il en fut de même à Washington, Baltimore, Indianapolis, etc. A Kansas City, le 1er novembre, c'est la Légion Américaine et une population doublée pour la circonstance, non plus les 300,000 habitants existants, mais 600,000, et, après un meeting extraordinaire de plus de 15,000 combattants, c'est, dans la ville, le défilé des combattants de la Légion Américaine. Le lendemain, ce ne sont plus les habitants, ce sont tous les enfants des écoles qui s'alignent sur un parcours de plus de 20 kilomètres, agitant des drapeaux et poussent des cris enthousiastes. Cela se continue à Chicago, cette ville immense longue de 34 kilomètres; là encore un défilé, une parade et toute la Garde Nationale et, en nombre extraordinaire dans un enthousiasme magnifique, des meetings sans fin. De même le lendemain, à West Detroit, où les soldats canadiens français ont franchi la frontière et sont venus, avec les drapeaux britanniques, se ranger à côté des combattants américains dans un défilé magnifique. De même à Philadelphie, à Bismarck où nous touchons la frontière de l'Indiana, à San-Francisco, à El Paso où nous touchons la frontière du Mexique, à la Nouvelle-Orléans, à Richmond; partout c'est le même enthousiasme, partout c'est le même accueil, partout la population entière est dans la rue, personne ne manque; quel que soit le temps, ils sont là et attendent sous la pluie. Tous veulent acclamer, manifester leurs sentiments et dire: nous sommes contents de vous voir et de vous crier "bravo". Dans cette joie unanime et spontanée, qui n'a rien de préparé ni d'obligatoire, on sent bien le sentiment qui les inspire tous: "Vous avez apporté ce que nous voulions, car nous voulions tout, d'une façon incontestable, à tout prix, à tout prix: la victoire!"

Et quand on scrute un peu le fonds de ces sentiments, on constate qu'ils ont été les mêmes au cours de la guerre. Il est facile de s'en rendre compte en comptant le nombre des hommes fournis, la quantité d'armes et de munitions envoyées, les approvisionnements: formidables préparés et expédiés, les trains sanitaires de toute nature fournis. On comprend vite alors que la population entière,

femmes, vieillards, enfants, n'avaient qu'une pensée exclusive, supérieure à toute autre: la victoire à tout prix, vaincre d'abord. Et c'était bien là que nous avions trouvé la force d'animer toute notre guerre.

Comme je l'ai dit bien souvent, on a attribué la victoire à l'unité de commandement, mais l'unité de commandement n'a été possible que parce qu'il avait derrière elle l'unité de sentiment de tous les peuples. Les soldats qui se battaient n'étaient que l'expression d'une pensée bien nette à l'arrière: la victoire à tout prix. Quand on songe que cette unité de sentiment, si forte, s'est exercée sur ces espaces énormes, qu'elle a mobilisé en Amérique des millions d'hommes qui ont traversé des mers, et des mers comme l'Atlantique, on se rend parfaitement compte de la grandeur de cette croisade extraordinaire appelée à étonner un jour l'histoire. Des millions d'Américains sont venus des rives du Pacifique ou des grandes plaines de l'Amérique Centrale à travers l'Atlantique, sont venus se battre en Europe, pour quoi? Pour une idée: la Liberté! Et ces Croisades des rives du Pacifique partaient pour le Chemin des Dômes, l'Yser, l'Aisne, autant de pays dont ils ignoraient même le nom; par là se mesure bien alors la profondeur de la foi qui les animait et les transportait. Devant tout cet effort, on comprend le grand élan qui, partant de ces pays et passant par-dessus les vastes espaces, se transformait en la poussée violente qui portait nos drapeaux victorieux des rives de la Meuse aux bords du Rhin! Nous autres, nous n'avions qu'à marcher pour obéir aux impulsions venant de l'arrière, si fortes et si unanimes. Et quand on demande aux Américains l'explication de ce phénomène extraordinaire, de cet élan vers la liberté qui les a portés si haut, ils répondent avec une simplicité charmante: "Nous ne sommes que des Américains dignes de Washington et de La Fayette, de ces deux hommes qui ont joint leurs deux drapeaux pour conquérir l'indépendance des Etats-Unis et qui, aujourd'hui, unissent encore leurs drapeaux dans la Grande Guerre, pour la même cause, la cause de la Liberté: la Liberté du Monde." Aujourd'hui comme autrefois c'est, en effet, le même amour de la Liberté qui domine l'Amérique et sa puissance a grandi comme celle des Etats-Unis.

Voilà bien les sentiments qui animent les Américains et qu'ils nous témoignent tout le long de la route. Je les recevais avec fierté, avec dévotion, comme un témoignage de l'attachement de la grande Amérique à mon pays de France. Une fois de plus je constatais qu'au lieu d'avoir acquitté la dette de reconnaissance pour laquelle j'étais venu en Amérique, j'en avais contracté une nouvelle. Oui, j'étais venu en Amérique dire au peuple, sans emphase, la gratitude de mon pays de nous avoir apporté son si puissant appui; j'étais venu également pour lui dire et la valeur de ses armées, et la loyauté de ses chefs, et la droiture de ses généraux qui, dès le 28 mars 1918, m'offraient leurs services sans compter, disant: "Nous sommes ici pour nous battre et nous faire tuer, nous ne resterons pas en arrière."

J'étais venu pour lui conter quels assauts glorieux avaient menés ses généraux et ses soldats à Château-Thierry, sur l'Aisne, à Soissons, en Argonne et sur la Meuse. Et, avant d'avoir eu le temps de le dire, on me répondait par des promesses nouvelles. Cette amitié de Washington et de La Fayette que nous avons scellée une fois de plus dans le sang de nos morts, sur les champs de bataille de la France, se perpétuera dans l'avenir pour la liberté du Monde!

MARECHAL FOCH.

### Cigares Antiprohibitionnistes

Un fabricant de cigares de Californie a eu l'idée de fabriquer des cigares avec des feuilles de tabac parfumées au whisky. Il baptisa lesdits cigares: "Anti-Volstead Cigars", mais pour lui apprendre à avoir trop d'esprit il a été condamné à 250 dollars d'amende.

### Le Mariage de Mlle McCormick

Zurich, 24 février. — Le mariage de Mlle Mathilde McCormick, âgée de seize ans, fille de M. McCormick, président de l'International Harvester Company, avec M. Max Oser, propriétaire d'un manège de Zurich, doit avoir lieu en mai, à la maison de campagne de M. McCormick, près de Chicago.

### LA POPULATION DE PARIS

On connaît aujourd'hui officiellement les résultats du dénombrement de la population de l'agglomération parisienne effectué le 6 mars 1921. Paris compte 2,906,472 habitants et la banlieue 1,505,219. Si l'on compare les chiffres de 1921 et de 1911, on constate que 50 quartiers de Paris ont éprouvé une diminution et 30 une augmentation de population. Dans l'ensemble, il y a 18,362 habitants de plus à Paris et 239,287 en banlieue.

## LA GRANDE PEUR

DES PETITS MOREAU

"Dis donc, patronne, un copain m'a donné deux billets: je l'emmène au cinéma ce soir!"

Ravie par cette proposition inattendue, Louise Moreau opina du chignon; elle haussa vers son grand conjoint, qui la dominait de la tête, un visage chiffonné qui, près de ce géant, lui donnait la mièvre apparence d'une poupée de bazar. —Cinéma, c'était pour la petite femme une sorte de paradis à peine entrevu: elle en aimait le réalisme brutal, l'incohérence cahotique, et, à chaque fois qu'elle y était allée, l'envie lui prenait de prêter sa voix aux muets personnages qui incarnaient tous les désirs, toutes les passions, toutes les haines de son âme, si naïvement prolétaire.

"Oh! Victor, dit-elle, je grille d'envie de t'accompagner; d'abord, il faut toujours profiter des occasions, quand elles ne courent rien; puis j'aime le cinéma, surtout quand on y pleure tout le temps, et ce serait un veine, car on donne tantôt l'Enfant abandonné! Mais voilà, faudrait laisser les gosses!"

—Les gosses! Ten fais pas, ils dorment dur comme fer et ne s'apercevront même pas de notre absence; et puis on laissera la petite lampe en veilleuse!"

La maman était bien tentée. Elle fit le tour de la chambre, une chambre bien mal rangée. C'était dans une de ces lépreuses maisons de banlieue, trop étroites pour contenir leurs habitants. Dans le même lit, nichés sous des amas de loques, les deux garçons, dénommés Pierre et Paul, ronflaient, bec à bec. Sur son matelas, qu'on étendait le soir, l'aîné de la bande, Louissette, gardait dans son sommeil l'air résigné de ceux qui, trop tôt, savent le poids de la vie.

Près du lit des parents, le poupon, irrationnellement tenu, semblait avoir accaparé à son profit toute la propriété qui manquait au reste de la maisonnée. Il dormait, en tenant sa langue, et la Louise et, quand elle l'embrassait, un de ces élans de tendresse presque animale que les mères réservent à leurs nourrissons.

Rassurée par cet examen, la jeune femme dit à son mari: —"Ma foi, tu as raison, Victor, je serais trop bête de ne pas te suivre: on n'a pas si souvent le plaisir de voir le cinéma sans qu'il en coûte un sou!"

Ils sortent sur la pointe des pieds. La mère ouvre doucement la porte: mais le père n'a point le temps de la maintenir, un coup de vent la referme avec violence. Et, en même temps, les trois petits se sont réveillés: —"Papa!" clament les garçons. —"Maman!" appelle la fillette. Nulle voix ne répond.

Ils sont